

INTRODUCTION

Pascal DAVID

Chercheurs de divers horizons et appartenant à des champs assez divers, pourquoi avons-nous retenu le problème de l'interprétation afin d'avancer dans nos travaux respectifs à la lumière aussi d'autres disciplines, sans simplement sacrifier ce faisant à la mode actuelle de l'interdisciplinarité ? C'est qu'il nous a semblé que s'ouvrait, avec le problème de l'interprétation, ou des interprétations, un vaste champ de recherches, passées, présentes et à venir, en même temps que nombre de disciplines se heurtent à ce qui relève en elles de l'interprétation, fût-ce de manière implicite, soit en assumant pleinement cette dimension (comme, en histoire, l'École des Annales, ou en philosophie tout le courant herméneutique), soit en ne l'admettant et ne la reconnaissant que du bout des lèvres à n'avoir pas encore su entièrement l'évincer (comme dans les neurosciences et à vrai dire en tout courant positiviste), comme une sorte de déficit de l'explication, tenue quant à elle pour l'idéal scientifique indépassable. Faire droit à ce problème, à savoir tout d'abord le *dégager*, quitte à devoir ensuite tenter d'en élucider les tenants et les aboutissants, telle fut l'ambition de ce travail en commun. C'est en un sens très large qu'il fait appel aux sciences dites humaines et sociales, parmi lesquelles on inscrit aujourd'hui aussi la philosophie selon un partage administratif des savoirs, mais non moins à des franges encore trop ignorées des dites sciences, telles que le droit, la gestion ou la médecine. Les quelques réflexions proposées dans cette introduction, qui soulignent au passage la cohérence de l'ensemble des textes présentés ici au lecteur, et donc de la problématique au sein de laquelle ils s'inscrivent, n'engagent assurément que leur auteur.

Ce qui offre généralement matière à colloques, à savoir la diversité des interprétations, qu'elles soient complémentaires ou conflictuelles, constitue l'objet même de notre enquête. Nous partons de l'idée, quitte à la mettre ici à l'épreuve, que l'interprétation constitue le commun dénominateur des recherches en sciences humaines et sociales. L'interprétation, telle

qu'elle consiste souvent à ré-interpréter à nouveaux frais ce qui toujours et encore demande à être interprété. On connaît la formule de Paul Valéry : « Penseurs sont gens qui re-pensent et qui pensent que ce qui fut pensé jamais ne fut assez pensé ». Ce pourrait être la devise de nos travaux : la question de l'interprétation nous semble devoir être repensée entièrement à nouveaux frais. Pourquoi ce titre : *Interprétation(s)*? Pourquoi ce tableau dont la reproduction s'est voulue emblématique des travaux du colloque? Quelle genèse, enfin, a présidé à l'élection de ce thème? C'est à ces trois questions, solidaires entre elles, que les quelques considérations qui vont suivre tenteront d'apporter des éléments de réponse.

Interprétation – ou interprétation(s). Ce pluriel ne consiste pas seulement à céder à une tendance, voire à une manie dans le paysage actuel des sciences humaines et sociales qui, soucieuses de faire droit à la pluralité, à la diversité, ont parfois tendance à tout mettre au pluriel. Y compris ces termes qui aux yeux de Kant n'admettaient pas le pluriel, sauf à se voir dépossédés de leur sens, tels que *morale*, *religion* ou *raison* : la « commune raison humaine » ne saurait admettre des raisons également rationnelles et incompatibles sans implorer dans la déraison, et la morale en tant que dictée par la « raison pratique » (à savoir la raison dans son usage pratique) de même que la religion circonscrite, selon le titre de l'ouvrage de 1793, « dans les limites de la simple raison » sont soumises au même régime. À morale, religion et raison, on pourrait ajouter : *université*, vu que ce terme indique assez l'unité d'une diversité, d'abord des choses au Moyen âge auquel nous sommes redevables de cette configuration institutionnelle du savoir, comme *universitas rerum*, puis des disciplines qui portent sur elles. L'université fait droit par essence et par vocation à la « diversité rebelle » (selon l'expression chère au médiéviste Paul Vignaux), des choses et des savoirs, tels qu'ils se distribuent entre diverses facultés, puis entre diverses disciplines au sein de chaque faculté. Le thème retenu est donc par essence *universitaire*, au meilleur sens du terme : recueillant de façon unitaire la diversité qu'il prend en vue. Travaux *universitaires*, c'est-à-dire encore, si l'on nous permet de rappeler ici le jeu de mots suggestif de Jacques Lacan : *unis vers Cythère!* Il s'agit de faire droit au problème de l'interprétation en invitant à problématiser cette activité à laquelle ne cessent de se livrer les chercheurs en sciences humaines, tout en s'ouvrant à la diversité des champs où s'exerce l'interprétation : face au texte littéraire et au texte juridique (qui sont eux-mêmes, chacun à sa façon, des interprétations), en musique où l'exécutant prend le nom d'interprète, en peinture, en architecture, en histoire.

C'est à de telles investigations que nous invitent les contributions de *Jean-Marc Hovasse*, sur la réception des *Misérables* de Victor Hugo, de *Ghislaine Lozachmeur*, proposant une « approche pragmatique des processus interprétatifs, de l'œuvre littéraire à l'article de presse », de *Denis Mellier*, notamment sur la figure déroutante du personnage de Bartleby chez

Melville, avec sa fameuse phrase *I would prefer not to*, qui avait déjà retenu l'attention de Gilles Deleuze ; de **Mathieu Doat** sur le statut et les limites de l'interprétation en droit ; il n'est pas jusqu'aux sciences de gestion qui ne soient confrontées à l'interprétation, comme le montre le témoignage d'**André Rousseau**. On dit volontiers d'un texte qu'il offre matière à interprétation, soit pour en souligner la richesse, soit l'ambiguïté. Les traducteurs le savent. Comment traduction et interprétation s'articulent-elles, notamment dans la traduction d'un poème ? C'est la question envisagée par **Jean-Yves Le Dizet**, à propos d'un poème d'Auden ici ré-interprété et re-traduit par ses soins. L'interprète, c'est aussi, au sens du strict interprétariat, le passage oral d'une langue à une autre : c'est cet aspect qu'envisage le propos de **Pascal David** à la lumière de l'histoire du terme allemand *dolmetschen*, « interpréter » en ce sens. La musique, sans doute trop peu représentée ici, n'est pas toutefois en reste avec la confrontation proposée par **Hadrien France-Lanord** entre Heidegger et le chef d'orchestre Celibidache sur le rôle de la subjectivité dans l'interprétation musicale, ni la peinture avec le beau triptyque que nous offrent respectivement sur la peinture espagnole **Manuel Montoya**, sur la peinture allemande de Caspar David Friedrich **Jean-Claude Gardes** et sur la peinture anglaise, Turner vu par Ruskin, **Anne-Laure Brevet**. « C'est en prêtant son corps au monde », nous dit Maurice Merleau-Ponty dans *L'Œil et l'esprit*, « que le peintre transforme le monde en peinture », retrouvant à sa façon l'adage de la Renaissance italienne : *Ogni dipintore dipinge sè* : tout peintre se peint lui-même, et pas seulement dans le genre pictural de l'auto-portrait. Van Gogh, « écorché vif », ne s'est-il pas arraché les toiles du corps ? Prêter son corps au monde, serait-ce la manière proprement picturale de l'inter-prêter ? L'interprétation consiste aussi à savoir lire « entre les lignes », comme l'ont montré nombre de travaux de Léo Strauss, notamment *La Persécution et l'art d'écrire*. C'est « entre les lignes », dans tous les sens du terme, que **Carmen Popescu** nous propose ici « deux lectures » de l'architecture dans la Roumanie socialiste. Il ne pouvait être question d'ignorer ce qu'il en est de l'interprétation sur le terrain de l'histoire, sans doute trop peu représenté ici. Sur l'exemple du baigneur de Brest, on lira une contribution de **Philippe Jarnoux** qui pourrait s'inscrire aussi dans ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui « épistémologie de l'histoire », relativement à la mesure, au quantifiable, aux statistiques en histoire, à l'histoire dite quantitative, moins des données brutes que des données qui à leur tour demandent à être interprétées. De façon plus inattendue mais non moins riche d'enseignements, le champ de l'interprétation s'étend aussi à la restitution virtuelle du théâtre de Pompée – dans la contribution de **Philippe Fleury**, comme à la médecine vétérinaire antique envisagée par l'article de **Marie-Thérèse Cam**, où un problème philologique et anatomique à la fois se trouve posé et résolu, la primeur de cette solution étant réservée à l'auditeur du colloque.

Il n'est pas jusqu'à la médecine où l'interprétation ne joue un rôle décisif et de plus en plus reconnu et assumé comme tel, notamment dans les deux spécialités ici convoquées : la médecine de réanimation confrontée au problème de l'« acharnement thérapeutique » devenu aujourd'hui « obstination déraisonnable » face aux patients en fin de vie, eu égard auxquels se pose le problème de la « limitation de traitement » (question d'une grande actualité à l'heure des discussions relatives à la révision des lois dites de bioéthique) – abordé ici par **Jean-Michel Boles** – comme la psychiatrie aujourd'hui tiraillée entre neurosciences et psychanalyse, au détriment de cette dernière, et donc au risque d'une naturalisation du fait psychique, d'une réduction du mental au cérébral – problème auquel est consacré le propos de **Philippe Genest**. Dans le domaine psychiatrique encore, ou plus précisément de l'apprentissage de la psychiatrie, l'interprétation peut-elle être assumée comme telle ? « Oser interpréter » – tel est le beau titre de la contribution proposée ici par **Jean-Jacques Kress**. Nous venons d'évoquer la psychanalyse. On sait quel rôle décisif y joue l'interprétation, notamment des rêves ou des « actes manqués », comme l'illustre assez le titre donné par Freud à l'un de ses ouvrages majeurs et fondateurs : *Traumdeutung*, soit « interprétation des rêves ». Le rôle joué par Jacques Lacan, également évoqué, dans la réception de la psychanalyse sur la scène intellectuelle française, ne manque pas d'être décisif eu égard à la question de l'interprétation, étant donné qu'un certain scientisme encore présent chez Freud est entièrement revisité, dans la mesure aussi où ce n'est plus, comme chez Freud, la biologie, mais la linguistique qui devient science paradigmatique. Un tel changement de paradigme, opérant un passage des sciences exactes aux sciences humaines, n'est pas sans bouleverser le champ et le sens même de la psychanalyse. Sans pouvoir malheureusement entrer ici dans ces questions, contentons-nous de signaler un éclairage psychanalytique de la question de l'interprétation, proposé par **Luz Zapata-Reinert** à propos de « la fonction du détail ».

Quatre rubriques nous ont donc paru se dessiner, auxquelles correspondent les quatre chapitres en lesquels se subdivise cet ouvrage, et qui répondent aux questions suivantes : en quoi l'interprétation constitue-t-elle une dimension commune aux sciences humaines et sociales ? (chap. 1) ; quels en sont les enjeux non seulement théoriques mais professionnels, notamment en droit et en médecine ? (chap. 2) ; comment la situer dans le domaine artistique (littérature, peinture, architecture) ? (chap. 3), et enfin, dans le rapport aux « documents » textuels ou autres (chap. 4).

Si tant de champs disciplinaires aussi divers, au-delà même du domaine strictement délimité des « sciences humaines et sociales », rencontrent le problème de l'interprétation, il pourrait être judicieux d'avoir ici un réflexe universitaire au sens susdit : quelle peut bien être l'unité de cette diversité ? Loin de se contenter de juxtaposer des champs comme en un cadastre

rural, nos investigations invitent à interroger une préoccupation qui leur est commune, qui les irrigue peut-être à partir d'une même source. Si l'on admet qu'il n'y a et qu'il ne saurait y avoir qu'une raison, « la commune raison humaine », cette « raison humaine en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la terre » dont parle Montesquieu au début de *L'Esprit des lois*, et qu'il appelle précisément la Loi (comme *ratio scripta*), l'interprétation, en revanche, pourrait bien se dire plus volontiers au pluriel. S'il y a, en musique, des interprétations dites « de référence », par exemple (il y en a deux) celles des *Variations Goldberg* de Bach par le pianiste canadien Glenn Gould, elles ne sont pas pour autant exclusives d'autres interprétations. De même qu'il n'y a pas de « vrai sens d'un texte », selon la formule de Paul Valéry, il n'y a pas non plus d'interprétation définitive. Une interprétation qui se prétendrait unique ou encore définitive irait par là même à l'encontre de l'idée même d'interprétation. C'est pourquoi l'histoire, fort heureusement, est toujours à réécrire, qui sinon se figerait en des dogmes intangibles.

Mais qui me demande d'interpréter? C'est d'abord le doigt de la mère, l'index, le doigt qui montre, qui montre la page, la ligne, le mot du texte, voire la syllabe à d'abord déchiffrer, le B. A-BA du monde à épeler, qui apprend à son enfant le mot à mot du grand-livre du monde – comme dans le tableau de Pieter Fransz de Grebber (longtemps tenu pour un Rembrandt), « La Leçon de lecture », visible au Musée des Beaux-Arts de Quimper (et reproduit ici avec son aimable autorisation), Section des tableaux flamands et hollandais. La mère et l'enfant : il ne manque que le père (Joseph?). Mais il est là, en tant qu'instance tierce, il occupe même le centre pictural du tableau, très déporté par rapport à son centre géométrique. C'est le Texte. Nous sommes « les enfants du texte », pour reprendre le beau titre de Pierre Legendre. Ce que l'enfant découvre alors encore torse nu, non encore revêtu des significations qu'il est en train d'acquiescer, ce n'est pas seulement un texte – donc du textile, du tissu propre à l'habiller – mais le monde en sa lisibilité : quel est ce texte que la sollicitude maternelle invite l'enfant à déchiffrer? Peu importe au fond que ce soit la Torah ou le Nouveau Testament, le Coran ou, moins vraisemblablement, le Code civil ou le Code pénal! Il importe en revanche que ce texte fasse Loi et qu'en s'incorporant cette loi l'enfant soit institué dans une dimension symbolique, qu'il s'y inscrive à mesure que le texte s'inscrit, voire s'imprime en lui. Deux citations de Pierre Legendre illustreront notre propos, que l'on pourrait croire rapportées tout exprès à cette table, à cette *tabula picta* qu'est le tableau en question : « Le mode de présence de l'écrit du Texte est une construction qui met en cause l'humain à un point tel que le Texte peut être dit *entrant dans la peau du sujet...* », lisons-nous précisément dans *Les Enfants du texte* (Leçons VI, p. 219), comme si le tableau mettait en scène ce mystérieux échange entre ce qui est à fleur de peau et ce qui est à fleur de texte; et, dans *L'Inestimable objet de la transmission* (Leçons IV, p. 263) :

« Chaque sujet humain est d'abord enfant – enfant, au sens où l'on dit traditionnellement *fils de* – d'une Référence absolue » ; ou encore (p. 10), et c'est un leitmotiv de ses écrits : « Il ne suffit pas de produire la chair humaine, encore faut-il l'instituer. » La leçon de lecture met l'enfant au monde, elle l'institue dans son humanité.

Pourquoi l'interprétation, avec la profusion de richesses plurielles qu'abrite ce terme ? Nous avons souligné le caractère universitaire, au sens le plus riche du terme, de notre commune problématique, puis la dimension symbolique et instituant dont toute interprétation participe en nous mettant au monde par l'apparent détour du texte. Il reste à préciser comment et pourquoi la question de l'interprétation a pu apparaître, depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, comme un enjeu décisif. On assiste alors à une redistribution des champs du savoir : la science se subdivise en deux sortes (ou types) de science, calquées sur le « dualisme cartésien » entre étendue et pensée, *res extensa* et *res cogitans*, et appelées en Allemagne sciences de la nature et sciences de l'esprit (*Naturwissenschaften/Geisteswissenschaften*), et que l'on appelle respectivement aujourd'hui en domaine francophone sciences exactes (voire « sciences dures » !) et sciences humaines. Qu'elles le sachent ou non, qu'elles le veuillent ou non, les sciences humaines sont les héritières des *Geisteswissenschaften*, des « sciences de l'esprit ». C'est du moins ainsi qu'a trouvé à se formuler « épistémologiquement » la différence entre expliquer et comprendre, entre les causes et les raisons. Une fois cette rupture consommée, ce divorce installé, le risque est grand de ne voir dans les sciences humaines qu'une scientificité au rabais et de les mettre à la remorque des sciences exactes, envers lesquelles elles passent parfois pour nourrir un complexe d'infériorité. D'où l'intervention décisive de Wilhelm Dilthey, véritable fondateur des sciences humaines, qui défend l'idée d'une rigueur (*Strenge*) propre aux « sciences de l'esprit », qui ne le cède en rien à celle des sciences de la nature : rigueur non pas moindre, mais autre. Songeons ici à la devise de Léonard de Vinci, « avec une rigueur obstinée », telle qu'elle s'applique non moins au dessin qu'à l'anatomie ou au calcul. Pour Dilthey, la rigueur de la psychologie ou de l'histoire, souvent prises comme exemples de sciences de l'esprit, n'a rien à envier à celle de la chimie ou des mathématiques. Un lecteur de Dilthey, Heidegger, ira même plus loin sur cette lancée en allant jusqu'à dire que l'histoire est au fond une science plus rigoureuse que les mathématiques, vu qu'en celles-ci ne se pose pas le problème d'accès à leur objet. Le problème de l'objectivité en histoire, tel qu'il se pose depuis Hérodote sous l'invocation de Clio (« chanter les hauts faits des Grecs et des Barbares »), ne se pose pas au mathématicien qui travaille sur des idéalités.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer même brièvement l'histoire de l'*herméneutique*, de Schleiermacher à Heidegger, Gadamer et Paul Ricœur. Notons simplement que cette discipline apparue elle aussi au XIX^e siècle a mis au

jour l'interprétation comme problème fondamental, dans le rapport au texte (d'abord au texte sacré, dans la tradition de l'exégèse scripturaire), puis dans la manière dont l'être humain est d'intelligence avec le monde et sa propre situation, comme avec ses semblables. Soulignons simplement que l'exégèse médiévale, à laquelle Henri de Lubac a consacré un ouvrage monumental, a encore peut-être une longueur d'avance sur la nôtre : là où nous contentons de distinguer, dans un texte littéraire, sens *propre* et sens *figuré*, la doctrine du *quadruplex sensus* distinguait, comme son nom l'indique, pas moins de quatre sens : historique ou littéral, allégorique, tropologique ou moral, et enfin anagogique. Lorsqu'il définit l'histoire comme « rencontre d'autrui », Henri-Irénée Marrou souligne clairement, dans l'esprit de l'École des Annales, la situation herméneutique qui est celle de l'historien. La question centrale en toute interprétation, telle que l'herméneutique apprend à la dégager, est celle du *sens*.

Or, nous y avons fait allusion, les sciences humaines connaissent et traversent une crise qui ne date pas d'aujourd'hui, et qui est loin de ne résulter que d'un problème de reconnaissance institutionnelle. Cette crise tient plutôt à un manque d'élucidation suffisante, y compris par elles-mêmes, de leur propre statut. Dans cette crise, le philosophe Husserl a même pu voir, en 1935, un symptôme de ce qu'il appelait alors « la crise de l'humanité européenne ». Crise liée d'une part à l'éclatement d'une science *une*, unitaire, en *des* sciences (exactes ou humaines selon les appellations aujourd'hui en usage) – éclatement devenu aujourd'hui éparpillement –, et, d'autre part, à la subordination des sciences humaines aux sciences exactes. Crise de l'humanité européenne dans la mesure où celle-ci ne se reconnaît plus comme porteuse d'un sens hérité de la Grèce antique – *via* Rome, Byzance, Bagdad, Cordoue notamment dans la *translatio studiorum* – en une Europe elle-même conçue comme « figure spirituelle ». Ne retenons, pour notre propos, que cette subordination des sciences humaines (ou : de l'esprit) aux sciences exactes (ou : de la nature), qui équivaut pour Husserl à un suicide spirituel. Si subordination il doit y avoir, nous dit encore Husserl, elle est rigoureusement inverse : des sciences de la nature aux sciences de l'esprit, dans la mesure où ce que nous appelons *nature* est une construction de l'esprit, qui la définit par exemple, chez Kant, comme ce qui agit d'après des lois. Notre faculté de connaître qu'est l'entendement construit sous le nom de nature un objet qui vienne répondre et comme s'ajuster au principe *a priori* de l'entendement qu'est la légalité, ou conformité à des lois – c'est ce que l'on a pris l'habitude d'appeler « révolution copernicienne » : le sujet ne se règle plus sur l'objet, c'est bien plutôt, inversement, l'objet qui vient en quelque sorte se régler sur le sujet, le connaissable sur le connaissant. La nature est une vue de l'esprit, les lois de la nature ne sont pas dans la nature mais dans l'esprit humain. Bref, la nature au sens de la physique moderne elle-même entendue comme science mathématique de la nature (*mathema-*

tische Naturwissenschaft) est moins donnée que construite, re-construite – reconstruction du monde « sur le modèle de l'action par laquelle je déplace mon crayon », ajoutait Simone Weil. Elle ne peut être déchiffrée que pour autant qu'elle est écrite *in lingua mathematica*, selon la fameuse formule de Galilée, qui n'est pas elle-même une formule mathématique, étudiée ici par **Jean Dhombres**, quitte, éventuellement, à étendre à la nature, à la sphère de l'animalité, la dimension même de l'interprétation, comme semble y inviter le propos de **Jean-Claude Gens**. Radicalisons le propos, dans les termes qui seront ceux de Nietzsche : il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations.

L'interprétation est précisément le domaine, irréductible aux démarches explicatives qui ont cours dans les sciences exactes, où pourrait se jouer une certaine réhabilitation ou requalification des sciences humaines, les invitant du même coup à abolir leur servage, inhérent à leur subordination aux sciences exactes. Les sciences exactes portent, en tant que telles, sur du réel, tandis que les sciences humaines portent sur la réalité, c'est-à-dire du réel transfiguré dans une dimension symbolique, et qui demande toujours à être interprété, là où le réel est la réalité privée de sa dimension symbolique, et donc invivable, irrespirable, se contentant de nous frapper de plein fouet.

Telle fut donc la principale ambition de notre commune recherche, et qui a dicté son thème : faire ressortir, dans la dimension de l'interprétation, ou dimension *herméneutique*, la rigueur propre à la démarche des sciences humaines, en la situant tout autrement que dans une ruineuse subordination à celle des sciences exactes. On pourrait même aller plus loin, et se demander si le concept de *loi*, au sens qu'il a par exemple chez Montesquieu, ne serait pas la matrice de la configuration actuelle des sciences modernes, tel qu'il s'applique en physique comme en biologie ou en sociologie et ailleurs. La nature, au sens de la science mathématique de la nature qu'est la physique moderne, se définit formellement (*formaliter spectata*), nous l'avons vu, comme ce qui agit d'après des lois, comme ce qui obéit à des lois. Auquel cas, du moins selon une certaine généalogie du concept de droit, toutes les sciences seraient subordonnées au droit. Faut-il réinstaller le juridique comme noyau de la culture, comme nous y invite aujourd'hui Pierre Legendre, dont l'œuvre entier se propose de « remettre dans la course » « l'idée même d'interprétation, une idée en perte chez les Occidentaux » (*L'inestimable objet de transmission, Leçons IV*, Fayard, 1985, p. 11) ? Montesquieu serait-il le véritable fondateur des sciences humaines ? Ces questions, dans lesquelles nous ne pouvons entrer ici plus avant, demanderaient de plus amples travaux, et un autre ouvrage. C'est là un autre débat. Avant de conclure, en reproduisant le texte qui, élaboré collégialement, a servi de point de départ à nos discussions comme à nos travaux, nous tenons à remercier Marie-Thérèse Cam de tout son travail éditorial, car sans elle cet ouvrage n'aurait pas vu le jour. Voici donc le texte :

L'interprétation semble aller nécessairement de pair avec une façon de s'interposer, quand elle ne passe pas pour arbitraire. Ne consiste-t-elle pas plutôt en un certain effacement devant ce à quoi elle tente de faire droit? Comment comprendre la promotion au xx^e siècle de la question herméneutique, dans notre rapport aux textes, mais aussi à tout document, voire à autrui et au monde? Autant de questions, parmi d'autres, à l'élucidation desquelles entend contribuer ce colloque, tant au niveau des présupposés de l'interprétation que de ses effets.

On s'attachera à dégager la rigueur propre à l'interprétation, qui ne le cède en rien à celle de l'explication dans les sciences dites « exactes », et s'avère indispensable dans la mise en évidence de la dimension symbolique & imaginaire constitutive de la réalité.

La question de l'interprétation, voire de la pluralité des interprétations, complémentaires ou conflictuelles, invite à s'interroger sur la spécificité des démarches propres aux sciences humaines et sociales. Parfois discréditée, l'interprétation demanderait-elle à être réhabilitée?